

NOËLLE DE SMET

« Plus d'égalité à l'école! »



Trente-cinq ans d'enseignement. Majoritairement dans le professionnel à Molenbeek. Telle est la voie, pas simple tous les jours, que s'est choisie Noëlle De Smet, parallèlement formatrice dans le monde socio-pédagogique.

Comment êtes-vous passée de la filière « générale », où vous enseigniez le français et la religion depuis dix ans, à la filière professionnelle ?

– Ce choix a été lié, plus ou moins consciemment, à des vécus familiaux avec des parents petits commerçants soucieux du milieu populaire, à une maman ancienne jociste, à mon premier travail comme éducatrice dans un home avec des enfants très défavo-

risés. J'ai également participé à beaucoup de week-ends de formation organisés par le séminaire Cardijn. J'y rencontrais des ouvriers et des petits employés. J'y ai capté des apports comme les analyses marxistes et les écrits de Giulio Girardi sur *Éducation intégratrice ou éducation libératrice*. Là, j'ai découvert que par mes études, j'étais du côté des dominants et que j'inculquais du « dominant » ! Or, je n'avais pas appris à faire ce genre d'analyse de société durant ma

formation. Mais les travailleurs qui participaient à ces week-ends m'ont signifié, à moi déchirée d'être dans cette position, que le monde ouvrier avait besoin d'alliés, à l'école aussi. Ils me disaient : « nos enfants sont surtout en professionnelles ». Ces paroles m'ont d'autant plus interpellée que, dans le secondaire général, je m'interrogeais, lors des conseils de classe, sur cette filière professionnelle où l'on envoyait un peu vite les filles d'origines espagnole et italienne.

– Vous engager dans l'enseignement professionnel aura été un grand changement...

– Oui, car malgré mes dix ans d'expérience, je me suis retrouvée comme une prof de français débutante devant des élèves « peu scolaires » qui devaient s'approprier la langue française au-delà du peu qu'elles en connaissaient. J'ai donc souvent cherché comment leur offrir sens et goût, en partant de leurs mots, de leur vécu, dont tout ce qui avait trait à leur quartier, au travail de leurs parents, à leur histoire d'immigration et à leur perception de l'école.

Je m'appuyais sur la méthode du Séminaire Cardijn et aussi sur la pédagogie du Brésilien Paolo Freire. L'une et l'autre reposent sur la prise de conscience, par les apprenants, de leur condition sociale, à partir de leurs paroles. Cette démarche a été facilitée par le fait que je vivais dans le quartier des élèves, à Molenbeek. J'étais aussi en contact avec le monde associatif : maison de quartier Bonnevie, foyer Dar al Amal, Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie (MRAX) ou encore Action vivre ensemble.

– Et les relations avec les autres professeurs ?

– À mon arrivée dans cette petite école de quartier, elles étaient quasi nulles. On se plaignait beaucoup, mais on ne travaillait pas ensemble. J'étais frappée par le regard négatif et souvent méprisant de plusieurs enseignants sur leurs élèves, en fait méconnus. Aussi ai-je cherché des appuis ailleurs. D'abord dans le tissu associatif populaire, ensuite dans les mouvements pédagogiques, Hypothèse d'École, le mouvement Freinet, Le Grain et CGE, la Confédération générale des enseignants (actuellement Changements pour l'égalité – CGÉ), tous soucieux de la formation des enseignants et porteurs des liens entre pédagogie et politique.

– D'où vos autres engagements...

– Oui. Ma participation au monde associatif de Molenbeek et mon implication dans le socio-pédagogique m'ont amenée à vouloir changer quelque chose, à travailler pour plus d'égalité à l'école. J'ai pris des chemins possibles, spécialement comme déléguée syndicale et titulaire de quelques heures de coordination pédagogique. Cela m'a conduit à organiser notamment des journées pédagogiques, à animer le

travail en équipes, à m'impliquer dans les ZEP (Zones d'éducation prioritaire) et à mener des combats syndicaux. Pour les formations, j'ai fait appel, par exemple, à l'ASBL Le Grain, qui publiait des recherches sur les liens entre échecs scolaires et milieux défavorisés ou encore au Centre d'action social italien (CASI-UO), qui a été le premier à se préoccuper de la deuxième génération d'immigrés, de culture immigrée et de l'importance de la mémoire.

« J'ai été frappée par le regard négatif et souvent méprisant de plusieurs enseignants sur leurs élèves. »

– Quel a été votre rôle dans le mouvement CGÉ ?

– De 1989 à 2005, j'y ai travaillé comme permanente, deux jours par semaine (en parallèle avec trois jours à l'école), surtout pour les formations continuées et j'en ai été présidente de 2006 à 2010. Mais j'y étais déjà militante dans les années 70. J'ai vécu plusieurs évolutions, dont le changement de nom, puisque la Confédération générale des enseignants, mouvement pédagogique inter-réseaux et inter-niveaux, est devenu Changements pour l'égalité.

En gardant le sigle CGÉ bien connu, on a voulu mettre en avant le fait qu'on collaborait avec d'autres acteurs que les seuls enseignants. On a voulu aussi insister sur l'objet de notre travail : lutter pour plus

d'égalité à l'école, puisqu'on sait bien aujourd'hui les liens qu'il y a entre décrochages, échecs, autres méfaits scolaires et milieux défavorisés.

– Comment voyez-vous la situation actuelle de l'enseignement francophone, où l'on parle de pénurie ?

– C'est clair qu'une telle pénurie est un véritable problème. Mais qu'est-ce qui, aujourd'hui, pourrait encourager des jeunes à s'engager et surtout à rester dans l'enseignement ? CGÉ a raison de retenir parmi ses préoccupations prioritaires la formation initiale, la formation au travail en équipe, la formation continuée et l'accompagnement des jeunes enseignants. Il m'apparaît important de disposer, bien sûr, d'outils pédagogiques adaptés à notre temps. Mais il faut aussi posséder des outils d'analyses sociologiques et psychanalytiques, pour la reconnaissance des sujets, dans des rapports sociaux. Et j'aimerais bien que les études menées jusqu'ici, par exemple sur les rapports au savoir des milieux populaires, ne restent pas dans les universités. Qu'ils se traduisent dans les façons de donner cours et permettent de lire les réalités autrement qu'avec les seules lunettes de classes moyennes ou moyennes supérieures.

Propos recueillis par Jacques BRIARD

✉ CGÉ ASBL, chaussée de Haecht, 66, 1210 Bruxelles -
 🌐 www.changement-egalite.be



AU FRONT DE LA CLASSE

Noëlle de Smet a notamment publié ses réflexions sur l'enseignement dans un livre, *Au front des classes*, qui a aussi été traduit en italien. Elle essaie d'y répondre à la question « être enseignant, qu'est-ce que c'est ? » au travers du récit des aventures mouvementées qu'elle a vécues en classes, découvrant avec joie tout ce qui devient possible, malgré les turbulences, dans ces groupes qui peu à peu parlent, s'organisent et travaillent. « *Y aurait-il une recette pour pratiquer cet art de cette manière ? En tout cas, quelques mots-clés qui sont en filigrane dans les récits de Noëlle* », dit au sujet de ce livre le pédagogue français Gilbert Mangel.